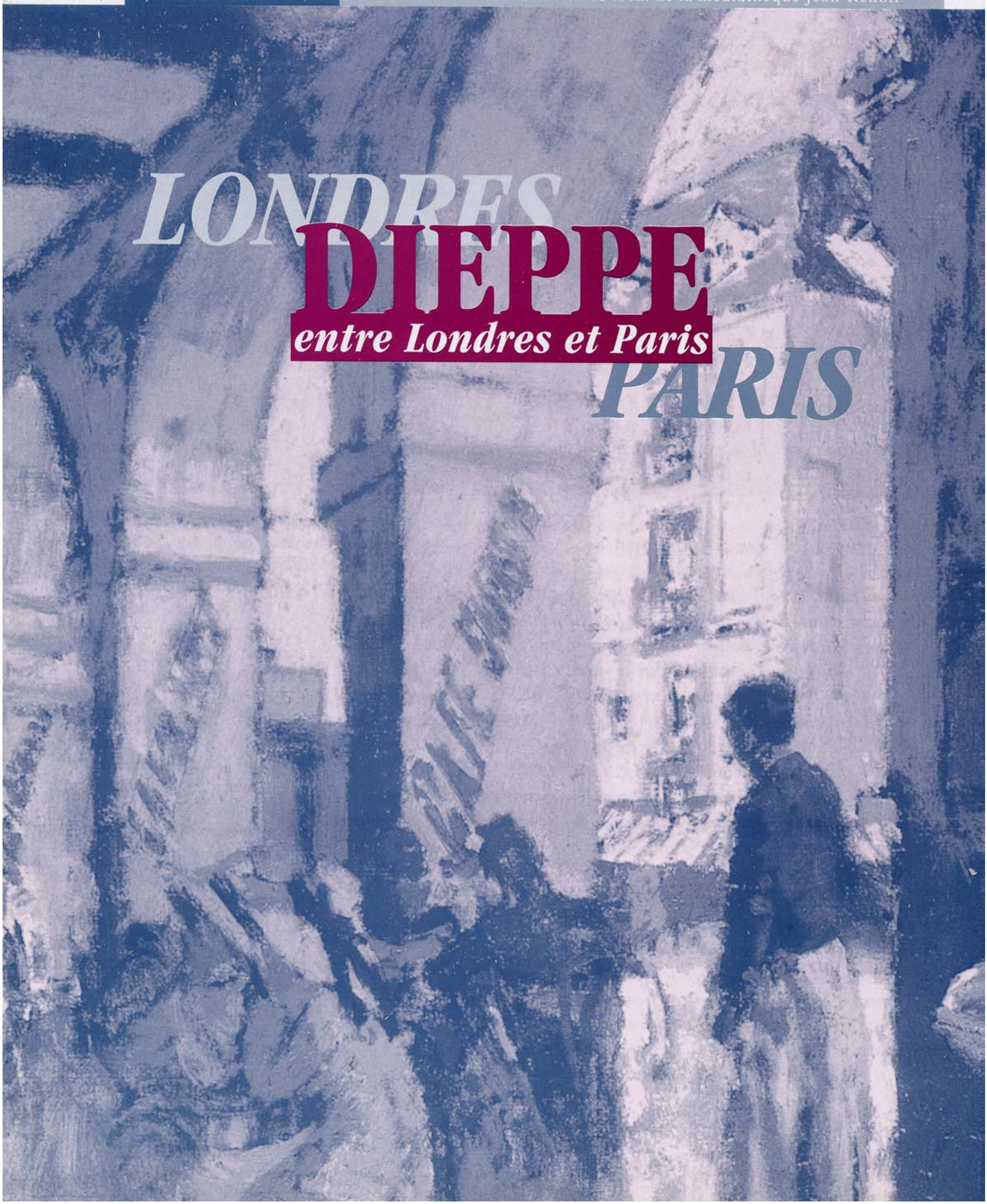
Ville de Dieppe

QUIQUENGROGNE

juin 2003 - Numéro 33

Publication du Fonds ancien & local de la médiathèque Jean-Renoir



LONDRES DIEPPE PARIS

entre Londres et Paris

1860 1897

Dieppe, banlieue de Paris, Dieppe, banlieue de Londres

Ginette Poullet

« Sixty miles from England », « Quand Dieppe était anglais ». Cet ouvrage maintenant épuisé retrace un siècle de présence anglaise à Dieppe, entre 1814 et 1914. Depuis la fin des guerres napoléoniennes, une société venue d'Outre-Manche, attirée par la ville y séjourne pour différentes raisons. Simona Pakenham, l'auteure les évoque en détail tout au long de son ouvrage : rentiers désirant profiter d'une retraite confortable, oisifs épris de brillantes rencontres, hauts fonctionnaires et hommes politiques, aventuriers en rupture de veine, mais aussi les artistes à la recherche d'une lumière qui permettra de nouvelles formes d'expression. Dieppe, 1860 : la saison dieppoise sera sans surprise notoire, le récent casino offre toujours ses attractions quotidiennes, on peut déambuler sur les pelouses ponctuées de massifs de fleurs imaginées par l'Impératrice Eugénie sept ans auparavant, se replier sur les pavés inégaux de la Grande Rue , à moins que la silhouette du transmanche approchant des côtes, n'invite les badauds à gagner le port pour assister au débarquement des voyageurs. Le « Brighton » relie les deux côtes en un peu plus de cinq heures, l'arrivée dans le port à marée haute est toujours un événement dans le microcosme dieppois et un spectacle déconcertant pour l'étranger qui débarque. « Du pêcheur amateur sur la jetée, pêchant avec un ver au bout de sa ligne, aux harenguiers dont la pêche luisante était débarquée par une foule de femmes aux bras rouges et à la voix trop forte ,il y avait toujours quelque chose à regarder. »

Depuis 1820, la société qui fréquente les bains de mer et les artistes à la recherche de motifs pittoresques se complètent assez naturellement. La quête hygiéniste préconise l'air marin, le bain à la lame dans une eau fraîche et vivifiante pour l'organisme, et les plages du Pays de Caux, avec leurs galets spartiates, leurs hautes falaises sur lesquelles viennent se fracasser une mer houleuse répondent à ce désir. Les artistes, surtout les Anglais, depuis l'arrivée de Turner en 1821, suivi de Bonnington en 1823, redécouvrent la « lumière des Hollandais ». La puissance de la mer déchaînée, les ruines du Château d'Arques, l'ambiance des couchers de soleil sur la mer nourrissent leurs visions romantiques. Depuis l'avènement du Second Empire, en 1852, un autre foyer touristique se développe en Basse-Normandie autour des deux pôles Trouville, puis Deauville, station bâtie de toutes pièces grâce à la spéculation sur l'autre rive de la Touques. L'air y est moins rude, la vague moins offensive et le sable remplace les galets. Autour de 1860, ces plages trouveront leur peintre attitré, Eugène

Couverture : Walter Sickert, *Café des Arcades*, Dieppe 1914.
Château-musée de Dieppe.

Boudin qui saura exploiter le filon des scènes de plage. « *On aime beaucoup mes petites dames sur la plage, certains prétendent qu'il y a là un filon d'or à exploiter.* »

« Dieppe au centre de l'axe Londres-Paris »

Pendant ce temps Dieppe, à défaut d'être la dernière plage à la mode, reste une station balnéaire familiale, qui reçoit chaque année des habitués venant se mêler aux résidents. La liaison transmanche rapide et efficace (plusieurs rotations par jour), place Dieppe au centre de l'axe Londres-Paris et lui confère le titre de plage française la plus proche des deux capitales. La gare, bâtie « dans le style Regency » de Brighton permet des liaisons ferroviaires avec Rouen et Paris. Proximité géographique, certes, mais aussi proximité culturelle, car il existe une perméabilité sociale entre les deux mondes qui se retrouvent en ce lieu : la bonne société parisienne et la « upper-class » londonienne.

Annie Ouvry,
adjoint au maire
chargé de la Culture et
de la Communication

Jack l'Eventreur est un mythe. Le fait que la véritable identité de ce tueur en série demeure un mystère semble ajouter à la fascination suscitée par le personnage. Il terrifia une époque marquée par les intenses bouleversements sociaux et économiques de la révolution industrielle. Chaque jour, la presse se faisait l'écho de ses crimes perpétrés dans les ruelles sordides de l'East End victorien. Selon *The Times* « *rien dans la réalité ni la fiction ne peut égaler ces outrages, à la fois par leur nature horrible et l'effet qu'ils ont produit dans l'imagination populaire* ».

Les assassinats de prostituées commencèrent en août 1888 et leur sauvagerie alla croissant. Cinq crimes furent commis par lui, aux alentours de Whitechapel. Après le cinquième meurtre, celui de Mary Jane Kelly, la presse ne fit plus aucune allusion à l'affaire, comme si elle avait été classée. Pourtant, la police fut incapable d'arrêter le tueur et des centaines de lettres signées Jack l'Eventreur continuèrent à tourner les enquêteurs en dérision jusqu'en 1896.

Depuis, la liste des suspects n'a cessé de s'allonger, sans apporter de réelles certitudes. Un récent rebondissement nous est venu d'une romancière américaine. Réalité, coïncidences troublantes ou manipulation des faits?

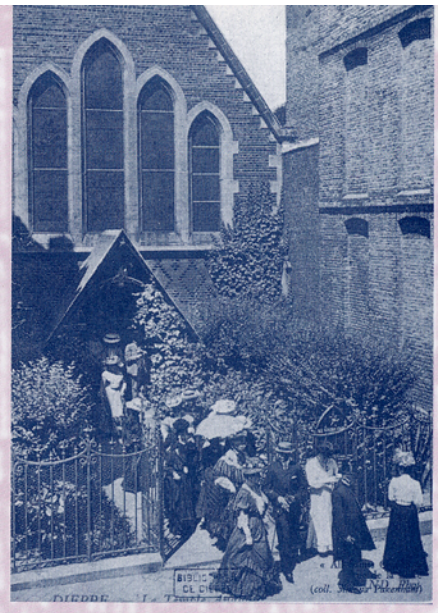
En marge des courants esthétiques prédominant à cette époque, c'est aussi vers 1860 que le peintre Asselineau a entrepris une peinture du port de Dieppe. Cette toile est exposée au Château-musée de Dieppe et mérite un examen attentif. Dans cette œuvre, pas de touche apparente soulignant un mouvement, pas d'effets de lumière pour restituer une atmosphère. Asselineau a travaillé minutieusement tous les détails que le parti-

J. A. Asselineau,
Dieppe vue des falaises du Pollet,
vers 1860, Château-musée de Dieppe.

pris urbain d'aujourd'hui permet de redécouvrir : alignement du quai Henri IV, ordonnance des arcades, tandis que d'autres éléments permettent d'évoquer le XIXe siècle, en particulier l'activité autour du port. Une goélette halée par une douzaine de femmes rentre au port sous le regard de Polletaises étendant du linge, tandis que plusieurs bateaux à vapeur accostés de long du quai Henri IV, témoignent d'une activité commerciale et touristique. Les anciens Dieppois se souviendront encore des deux cheminées de la Manufacture des Tabacs, incursion de l'industrie au cœur même de la ville, ainsi que des immeubles de rapport du quai du Hâble. A l'arrière-plan, on devine les contours bleutés de la falaise vers l'Ailly, la falaise Ouest et le château, enfin, parmi les maisons du centre les deux églises Saint-Jacques et Saint-Rémy. Le propos d'Asselineau était de rendre compte de façon très précise et valorisante des activités du port et c'est sans doute pourquoi Simona Pakenham a choisi cette œuvre pour figurer sur la couverture de son livre.

En 1860, il y avait environ six cents Anglais à Dieppe. Ils résidèrent tout d'abord chez l'habitant en centre ville, et les années passant, la plupart d'entre eux commencèrent à faire construire des chalets de style anglo-normand principalement dans le quartier du Faubourg de la Barre et sur les hauteurs de la falaise Ouest. Le trafic transmanche est passé en dix ans de 85 à 668 bateaux touchant au port. Les yachts des plus fortunés accostaient dans le Bassin Bérigny.

Ainsi allait la petite communauté anglaise en ces années de latence, une quarantaine d'années après son installation, c'est à dire depuis le retour des relations diplomatiques entre les deux pays. A cette occasion le Foreign Office prit soin de nommer un consul dans chaque grand port normand, le Havre avait donc le sien, chargé de superviser et de nommer une charge de vice-consul à Dieppe. Cette mission était d'ordre diplomatique : l'homme était le lien entre la France et la colonie anglaise, il devait en outre offrir un recours, voire une médiation en cas de litige ou simplement d'incompréhension au sein de la communauté elle-même mais aussi lorsqu'un différend surgissait entre Français et Anglais… et tout au long du siècle, Dieu sait qu'il y en eût ! Seulement Dieppe n'eut jamais de chance avec ses vice-consuls, ou bien ce fut l'inverse. La première bévue surgit dès la première nomination : un malentendu fit que deux candidats furent nommés simultanément, l'un par Whitehall, le Gouvernement, l'autre par A. Gordon, le consul



«All Sainte Church», rue de la Barre, collection Simona Pakenham.

du Havre. La rivalité fut terrible, se concrétisant tout d'abord par des excès de zèle : tous les navires britanniques accostant au port se voyaient pris d'assaut par les deux énergumènes chacun se réclamant du titre et exigeant la redevance devant être perçue pour le passage. Ensuite ils en vinrent aux lettres d'insultes jusqu'à ce que, Whitehall, voulant sortir de cette affaire exaspérante jette sa vindicte sur le malheureux Consul du Havre. Ce dernier échaudé par l'affaire prit soin de ne plus jamais nommer de représentant consulaire à Dieppe et il contacta un marchand dieppois, George Chapman qui était aussi son agent. Ce jeune homme de vingt quatre ans appartenait à une famille de négociants, fort prospère ; ils étaient originaires de Brighton, mais louaient depuis 1802, une vaste demeure rue des Tribunaux. Il démissionna à 61 ans suite à une querelle de préséances : pendant toutes ces années, G. Chapman avait vu se succéder trois consuls au Havre. Très apprécié des Dieppois, et bien intégré, il représentait le « père » de la colonie anglaise et l'on avait laissé tomber depuis longtemps le titre de « Vice-Consul » pour lui donner du « Consul ». Bernal, le tout nouveau consul du Havre (un « *blanc-bec*, persifla Chapman), imbu de sa personne et de ses nouveaux pouvoirs se scandalisa un peu trop vite de cette usurpation de titre. Ulcéré, Chapman se retira : il avait servi son gouvernement à Dieppe pendant presque quarante ans, il avait essuyé des conflits, des jalousies, désamorcé des complots, fait preuve d'une solide diplomatie, il avait veillé sur la communauté anglaise, sans jamais recevoir un sou pour cette charge, puisque les circonstances de sa nomination firent qu'elle est restée officieuse. Personne ne se bouscula pour le remplacer et ce fut sans enthousiasme que le Foreign Office accepta de prendre à l'essai un homme de main de Bernal, assortissant sa nomination de cet élogieux commentaire : « *M. Rhodes est un trublion, une mouche du coche, toujours à chercher ou à suggérer des remèdes à des maux découverts par lui. Il n'y aurait cependant pas d'objection à l'autoriser à prendre le poste de bénévole de vice-consul à Dieppe, si nous pouvons être tout à fait certain qu'il en a les moyens, et qu'il se contentera du poste sans espoir de salaire.* » Il fourra son nez dans les affaires de son prédécesseur, insista pour le remettre au grade de simple agent consulaire, puis il exigea d'avoir un droit de regard sur la distribution des aumônes du pasteur Hill, fit suspendre toute subvention pour la paroisse anglicane de Dieppe, fit pression sur les capitaines de navires et fut accusé finalement de percevoir des droits excessifs sur le passage des navires. Dix huit mois après son installation, il enterra son ennemi, le regretté Chapman. Enfin il commit l'erreur de demander un salaire au Foreign Office. La réponse négative évidemment, le força à démissionner en 1869.

« Les navires britanniques accostant au port se voyaient pris d'assaut par les prétendants au titre de Consul »

Dieppe se retrouvait sans vice- consul, et sans espoir d'en retrouver un rapidement. La charge était de plus en plus importante mais implacablement vouée au bénévolat.

Aussi la stupéfaction fut-elle grande lorsque Bernal, le consul du Havre reçut quelques jours plus tard, le 30 juin 1869, la candidature d'un certain Henry William Lee-Jortin. « *J'ai une parfaite connaissance de la langue française, de la localité et de ses pratiques commerciales, acquises par un long séjour ici.* » arguait le prétendant. En effet, celui-ci était arrivé à Dieppe dix ans plus tôt. Il était particulièrement curieux de voir ce personnage d'allure imposante traiter sa femme de façon exagérément protectrice. Officiellement, celui-ci avait quitté le second régiment des Lifeguards pour raison de santé, mais les bruisse

Les falaises du Bas-Fort-Blanc, Carte postale.

ments de la colonie autour d'une tasse de thé rétablirent vite la vérité : Lee-Jortin avait quitté l'armée précipitamment car il était tombé amoureux de la femme de son frère d'armes et s'était enfui avec elle. Quoi qu'il en soit, neuf ans plus tard, le couple, s'était parfaitement intégré à la vie dieppoise, fréquentait la société de la ville et avait même noué des relations amicales avec l'hôte le plus prestigieux de la saison : Lord Salisbury, premier ministre britannique. Ce dernier, après avoir fréquenté plusieurs plages de la côte normande, avait décidé de faire construire un chalet à Puys. Le couple Lee-Jortin avait maintenant de jeunes enfants et organisaient des balades à poney où étaient conviés les enfants d'amis proches, les Blanche, les Salisbury. Jacques-Emile avait alors neuf ans. La famille fréquentait Dieppe depuis plusieurs années déjà. Le Docteur Blanche était un aliéniste réputé, qui avait soigné autrefois Gérard de Nerval puis Maupassant sur la fin de sa vie. Issue de la très haute bourgeoisie parisienne, la famille Blanche pensait que l'éducation des enfants passait par l'imprégnation de la culture anglaise. Jacques-Emile viendra très tôt prendre le bon air à Dieppe chez ses cousins Lallemant rue d'Ecosse. Le Docteur Lallemant était d'ailleurs l'un des huit docteurs de la station. Accompagné de sa gouvernante anglaise, il partagera les jeux des enfants de la colonie.

Lorsque est déclarée la guerre de 1870, Madame Blanche part pour Londres avec ses enfants et la gouvernante anglaise ; ils y séjourneront jusqu'en octobre, puis reviendront passer quelques mois à Brighton. En mars 1871, la famille se retrouve à Dieppe. A partir de cette date, Jacques-Emile passera tous ses étés dans la ville balnéaire jusqu'à la fin du siècle. « *Les incidents les plus décisifs de ma*

Jacques-Emile Blanche, 1888
Louis Metman,
Château-musée de Dieppe.

Jacques-Emile Blanche, 1916. *Plage de Dieppe*, Château-musée de Dieppe.

carrière m'auront surpris à Dieppe. Mes penchants, c'est peut-être la situation de cette ville qui les détermina : peinture, musique, littérature, et vous démons de la causerie et de l'écriture. »

Mais en cette année 1869, il n'est question que de jeux d'enfants et d'insouciance. La saison balnéaire bat son plein, la colonie anglaise s'est remise plus ou moins bien des schismes religieux qui l'on secouée. Un nouveau vice-consul s'est proposé et sa candidature a été acceptée. Profitant des facilités qu'offre la liaison transmanche, des familles anglaises continuent à venir à Dieppe. S'il est de bon ton pour un petit Français de s'immerger dans les pratiques anglaises, il est aussi bien vu pour les jeunes Anglais de fréquenter une pension française… et à Dieppe les pensions ne manquent pas. L'une des plus anciennes est certainement celle de Mrs Slee à Neuville-lès-Dieppe. En 1840, Nelly Sickert, la mère de Walter Richard Sickert l'avait fréquentée et en avait gardé un bon souvenir, aussi lui parut-il naturel d'envoyer sa fille Helena dans cet établissement ; elle avait, en effet passé un hiver épouvantable, une scarlatine suivie de fièvres rhumatismales, et aux yeux de sa mère, le bon air de Dieppe s'imposait. La jeune fille pourrait du même coup s'imprégner de culture française. Seulement, la pension de Mrs Slee n'était plus du tout ce qu'elle était autrefois. La vieille dame avait laissé sa fille à la tête du pensionnat et — négligence ou problèmes de trésorerie ? — le confort laissait à désirer. Plus de chauffage, les jeunes pensionnaires passaient l'hiver dans le froid ; les salles de classes donnaient dans le spartiate du plus mauvais effet : bancs mal équarris et sans dossiers, la nourriture se faisait rare et mauvaise : « *Nous avions du thé pâle matin et soir, avec un morceau de pain beurré et autant de pain avec de la mélasse que nous voulions. Le pain était plus ou moins rance, mais c'était du bon pain de ménage rassis. Nous étions toujours affamées et j'en ai mangé d'incroyables quantités.* » Les jeunes filles apprenaient, certes le français, mais aussi la danse, la broderie. L'institutrice résidente chargée de l'enseignement de la musique et sans doute frustrée par cette vie de médiocrité laissa un souvenir impérissable à la jeune Helena : elle n'hésitait pas à taper sur les doigts couverts d'engelures des jeunes filles. Miss Slee regardait cet abandon d'un air détaché se contentant de lire du Shakespeare durant les cours de broderie qui, en fait n'étaient que ravaudage et tricot. Puis la maison périclita encore un peu plus et les jeunes pensionnaires se virent obligées de faire elles-mêmes le ménage et le jardin. Le pensionnat mit enfin la clef sous la porte. Helena était alors âgée de quinze ans. Elle n'avait jamais pu convaincre sa mère de sa situation peu enviable à Neu

« Miss Slee regardait cet abandon d'un air détaché »

ville. Walter Sickert, qui de son côté avait fréquenté le Collège, en était sorti. La famille décida de s'installer pour la saison dans le pensionnat déserté à la grande joie des enfants Sickert qui profitèrent de l'été pour se faufiler dans les rues dieppoises et s'approprier à leur manière la station balnéaire, avant un retour dans les institutions britanniques. Ainsi, Blanche et Sickert, bien avant les étés flamboyants de la fin du siècle eurent-ils en commun des moments d'enfance à Dieppe.

La pauvre Helena Sickert aurait sans aucun doute envié les jeunes Anglaises qui fréquentaient la pension de Miss Shakleton, « Shackie » pour les intimes, c'est à dire « ses » filles dans les moments de détente qu'elle leur allouait comme des parties de campagne : on voyait alors les turbulentes pensionnaires s'entasser dans des charrettes et quitter la ville au milieu des rires et des cris. La pension était située quai Bérigny, les élèves, environ 25, étaient toutes protestantes françaises ou anglaises. Elle prodiguait une éducation efficace pour des jeunes filles de la bourgeoisie : leçon de langues — il était interdit de parler anglais au sein de l'école — Eliza Shakleton se chargeait de l'apprentissage du français avec une exigence telle qu'elle renvoya bien des filles incapables de prononcer correctement à l'étude de l'après- repas. Les hésitantes au piano subissaient le même sort. Que de larmes furent versées lors de ces sessions de travail ! Cependant « Shackie » ne refusait aucun confort à ses élèves ; l'hiver les poêles en faïence ronronnaient en continu, et elle leur octroyait même le droit à la bouillotte à condition que celles-ci suivant des règles d'hygiène « shakeltonniennes » dorment complètement allongées et non recroquevillées sur elles-mêmes. Les repas étaient copieux et la cuisine très correcte : on ne mourait pas de faim dans cet établissement. Au moment du goûter, d'énormes tartines de pain avec beurre et confiture, luxe typiquement anglais, étaient mises à disposition de quiconque avait faim. Ce qui n'empêchait pas les Anglaises, d'honorer ensuite les pâtisseries de la Grande Rue, ne dédaignant pas, les éclairs au chocolat, babas au rhum et autres gâteries, sous les sarcasmes des Françaises plus raisonnables dans ce domaine au moins.

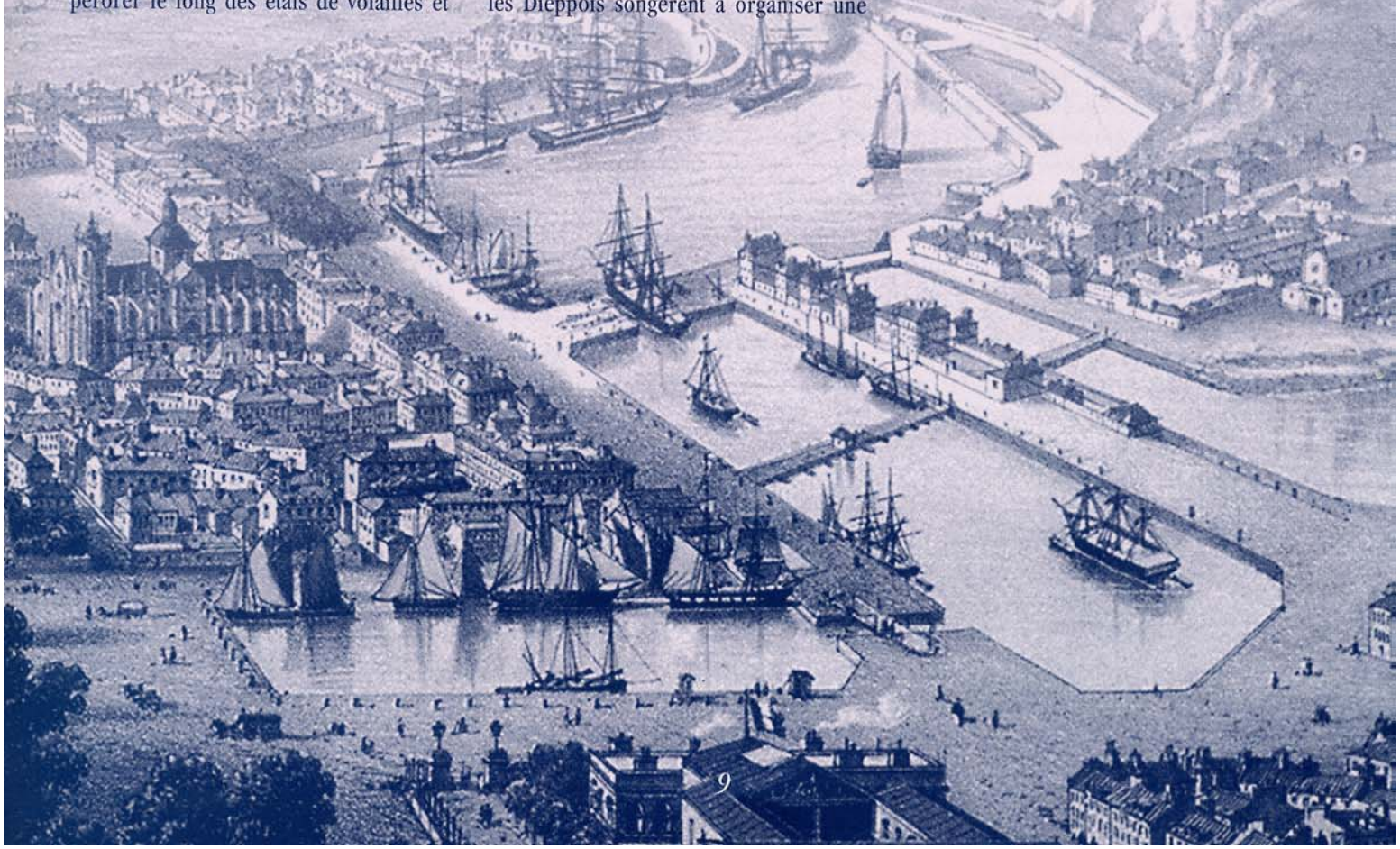
En ville, la colonie anglaise trouvait la vie plutôt agréable ; ses membres, issus pour la plupart des classes favorisées, trouvaient en France un niveau de vie légèrement supérieur à celui auquel ils auraient pu prétendre en Angleterre. Ce petit monde formait une micro société et ne se mélangeait pas avec les résidents dieppois. Des épiceries anglaises permettaient un ravitaillement conforme aux habitudes alimentaires, et l'on fréquentait volontiers la Maison Litten sur le quai Duquesne qui proposait « des gâteaux carrés en fibrine de viande pour chiens » mais qui avait aussi en réserve, pour satisfaire la demande « des sauces en bocal » sans doute le fameux chutney, « des farines, conserves, confitures de chez Cross & Blackwell, de la Pale Ale Basset stout de Guinness, de l'eau de soda Schweppes, de la bière Ginger. » Litten vendait aussi des jambons fumés d'origine britannique. Place du Puits Salé, une autre épicerie entretenait la concurrence (les caractères english grocery sont d'ailleurs toujours visibles sur

le mur de l'immeuble). On trouvait aussi des pharmacies anglaises, et beaucoup de magasins affichaient le traditionnel « english spoken ».

La cohabitation amenait parfois quelques constatations amères. Les Dieppois appréciaient le niveau de vie et la « touch of class » qu'apportaient les familles anglaises, cependant, il fallait bien admettre que cette compagnie flatteuse avait des revers : les prix augmentaient et, dans la gestion domestique, les Anglaises faisaient preuve de largesses et de confiance qui n'étaient traditionnellement pas de mise chez les Françaises. Les « *filles de pêcheurs se battaient pour obtenir une place dans une maison anglaise* » [1]. La maîtresse de maison qui redoutait de faire le marché dans une langue qu'elle ne maîtrisait pas, voyait d'un bon œil sa servante se lever à l'aube et prendre un grand plaisir à pérorer le long des étals de volailles et de poissons, car elles marchandaient, elles ! Initiative impensable chez une véritable lady, qui pour rien au monde ne se serait abaissée à de telles pratiques. Seule la femme de Lord Salisbury se risquait à ces tractations plébéiennes au grand « shocking » des dames de la colonie.

« les filles de pêcheurs se battaient pour obtenir une place dans une maison anglaise »

Le 15 juillet 1870, quand la guerre entre Prussiens et Français fut déclarée, la saison dieppoise était lancée, et dans les premiers temps cela ne perturba pas beaucoup les résidents ainsi que les hôtes de passages. Les hôtels et les locations étaient bourrés de familles anglaises venues passer la saison, mais aussi de Parisiens qui, redoutant le siège de Paris avaient déserté la capitale pour prendre leurs quartiers au bord de la mer. Ce n'est qu'en août, lorsque les nouvelles du front se firent préoccupantes après le revers de Forbach, que les Dieppois songèrent à organiser une mobilisation. Quelques armes antiques furent exhumées de leurs cachettes et l'on put voir sur la plage, cet été-là, une foule hétéroclite de civils s'entraînant au maniement des armes, à deux pas des mondaines en bottines de chevreau se promenant dans les jardins et sur la pelouse. Les réfugiés arrivaient par trains entiers et, pour les occuper, il fut décidé que le Casino prolongerait la saison jusque tard dans l'automne. Le contraste était saisissant entre les insouciants voulant profiter de l'opportunité d'une arrière-saison festive et des Parisiens en exil qui se regroupaient tous les jours devant la feuille d'informations sur la progression allemande affichée devant la sous-préfecture. La communauté anglaise se divisa une fois de plus sur le soutien à apporter aux Français. Certains préféraient la cause allemande et prêchaient la supériorité de son armée. En décembre, lorsque l'ennemi fut aux portes de la ville, les six cents Anglais résidant à Dieppe virent au même titre que les Français leurs logements réquisitionnés, et le vice-consul, Lee-Jortin dut abriter cinq hommes et deux chevaux.



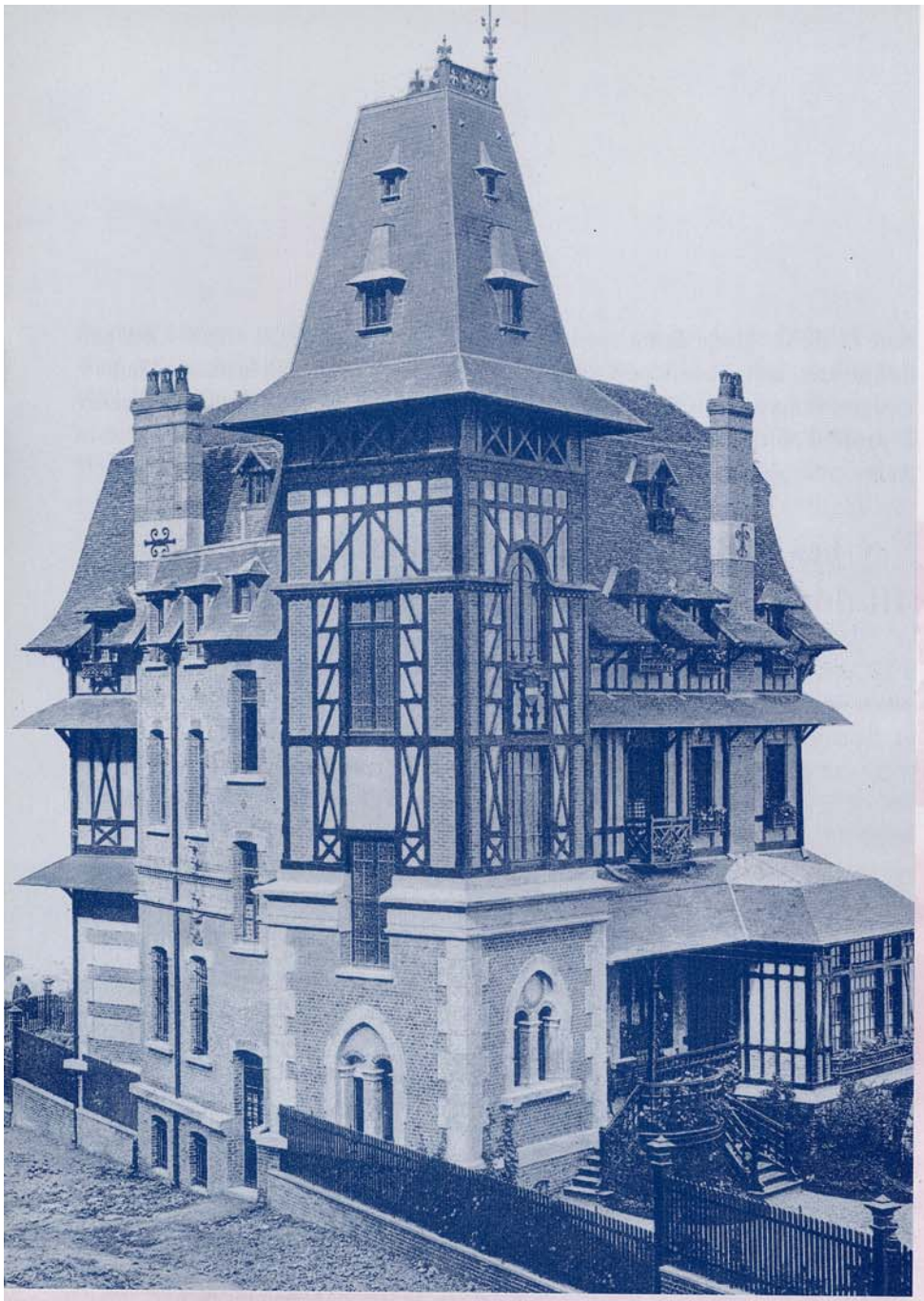
Les épisodes dramatiques de guerre, puis de la Commune de Paris eurent aussi des conséquences sur la cité normande. Des artistes et des intellectuels parisiens vinrent se réfugier à Dieppe, parmi eux Eva Gonzales, élève du grand Manet (au grand dam de Berthe Morisot !) qui, prolongeant son séjour eut le loisir de planter son chevalet sur les hauteurs de Dieppe tandis que Manet lui faisait parvenir par ballon des nouvelles de Paris.

Un autre fut Jean Lemoinne, qui, en anglophile convaincu considéra avec bonheur l'opportunité de la proximité anglaise : Londres, banlieue de Dieppe… il n'hésitait pas à emmener ses amis, en particulier les Blanche, pour « a day trip », sur le bateau qui, une fois par semaine effectuait la traversée « Port de Dieppe, Port de Londres ». Jean Lemoinne, académicien, avait publié plusieurs essais sur l'histoire et la littérature anglaise, et l'on se doute que ce type de réfugiés ne perturbait pas trop les édiles locaux. D'ailleurs l'homme tomba sous le charme de la station balnéaire et prit l'habitude d'y revenir chaque année avec sa femme et ses trois filles, dont la délicieuse Rose, qui épousera Jacques-Emile Blanche. Mais on signala la venue d'autres visiteurs dont la seule évocation faisait frémir la bonne société : les communistes. Leur ambition n'était évidemment pas de s'installer sur la côte normande pour une quelconque villégiature, mais de regagner rapidement l'Angleterre pour y rejoindre des frères de combat, ce qui n'arrangeait pas le gouvernement britannique. Aussi Lee-Jortin, le consul, fut prié de surveiller le trafic et d'installer une sorte de police des frontières avant la lettre. Il s'acquitta au mieux de cette tâche, cependant quelques personnes déportées parvinrent outre-Manche.

Réciproquement, l'Angleterre exportait aussi ses fugitifs et ses délinquants vers la France, et bien souvent, ceux-là appréciaient les commodités de la ville et ne dépassaient pas ses murs. Cela devint un véritable problème pour la colonie anglaise qui voyait des nouveaux venus pas très recommandables cohabiter dans la promiscuité de ce petit espace urbain. Déjà, à l'époque, la facilité à se procurer des alcools et spiritueux pour un prix dérisoire comparé aux tarifs anglais, incitait plus d'un visiteur douteux à consommer sur place, et les rues autour du port de Dieppe offraient souvent le spectacle d'individus avinés bredouillant la langue de Shakespeare. Certaines de ces déambulations s'achevaient d'ailleurs dans le Bassin Bérigny qui, de mémoire de Dieppois a très souvent connu ce genre de mésaventure, faute de parapet. Evidemment, il incombait à Lee-Jortin de débrouiller ces situations scabreuses que ses concitoyens établis feignaient d'ignorer. Ils se dédouanaient en contribuant à un fonds que le vice-consul levait afin d'organiser des secours : les sauveteurs de noyés anglais ivres seraient désormais récompensés. Ainsi attendre le client près du quai Bérigny, devint pour le Dieppois bon nageur, un sport local très prisé… et lucratif !

« Attendre le client près du quai Bérigny devint un sport local »

Les membres établis de la colonie Britannique veillaient à ne pas se compromettre, même si de paisibles militaires retraités étanchaient leur soif de la même manière, mais tout à fait discrètement à l'abri des villas. Les intérieurs donnaient dans le style « retour des Indes », le summum du bon goût étant pour les colonels et majors l'artisanat en cuivre de Bénarès. Et puis la référence en matière d'architecture était le chalet Cecil, propriété de Lord Salisbury, « *un fantastique édifice de briques rouges, avec des balcons en bois et des tourelles coniques, un croisement de chalet alpin et de château du Rhin* » [2]. Il fallait absolument, donner aux demeures du quartier de la Barre la touche inspirée du fameux chalet. On trouva l'homme providentiel en la personne du vieux Mélicourt, peintre de son état et architecte décorateur pour l'occasion. Marié à une Ecossaise, celui-ci, au cours de ses voyages dans la terre natale de sa femme, eut le loisir de tomber amoureux de l'architecture médiévale revisitée XIXe siècle. Il se fit donc un devoir « d'améliorer » les maisons dieppoises en ajoutant selon son inspiration, gargouilles, vitraux, saillies et autres créations qui rapprocheraient la plus modeste bâtisse du « style Salisbury ». Les jeunes anglaises fréquentaient le studio Mélicourt, rue Aguado, pour y prendre des cours de dessin. C'était un endroit « *désordonné, poussiéreux, plein de reptiles empaillés, de crânes, d'alambics, de parchemins couverts de caractères gothiques : on s'imaginait chez le docteur Faust.* [3] »



Maison de style Anglo-normand sur le front de mer.

Ce fut le même Mélicourt qui conseilla à Madame Blanche de faire construire un manoir normand sur le site du Bas Fort Blanc. La construction débuta en 1879. Cette année-là, Jacques-Emile rencontre Renoir en résidence à Wargemont près de Berneval, chez les Bérard; il reçoit des encouragements. Madame Blanche qui a cédé à l'anglomanie gothique de Mélicourt dotant le chalet de poutres noires apparentes, commande à Renoir quatre panneaux décoratifs, pour l'intérieur. Ces panneaux évoqueront Tannhaüser de Wagner. La maison terminée, Jacques-Emile Blanche emménage dans son atelier qui donne sur la mer « *comme une cabine de bateau* » ou plutôt observatoire privilégié, jouxtant la villa des Halévy « *qui formaient ensemble un savoureux ambigu où se confondaient le plus fin du second Empire et le plus hardi du nouvel âge littéraire.* [4] »

« *Marcel, le Bas-Fort-Blanc aurait pu être votre imaginaire Balbec autant que Cabourg!* » Ainsi Jacques-Emile Blanche apostrophait son ami Marcel Proust. Un temps éclipsé par Honfleur, Trouville et Deauville, Dieppe retrouve au début des années 1880, un souffle nouveau dû à l'arrivée de la nouvelle peinture. Les artistes s'invitent en résidence chez les gens du monde, Renoir chez les Bérard, tandis que dans la maison des Blanche et chez leurs voisins les Halévy, on tient table ouverte: tous les arts sont conviés, « *hommes de lettres comme Barrès ou Henri de Régnier, musiciens comme Debussy ou Fauré. (...) Le Bas-Fort-Blanc accueille la fine fleur de la peinture en une joyeuse et éclectique promiscuité.* [5] »

Jacques-Emile Blanche se considère lui-même comme un Anglais d'adoption, ne s'habille-t-il pas de « tidy London suits » provenant de Savile Row. Il importe en France l'idée que l'on se faisait à Londres de la condition d'artiste. Aucun critique britannique n'aurait eu l'idée de reprocher à un artiste d'être en même temps un grand bourgeois et l'on était accepté comme peintre sans être contraint de mener comme à Paris une vie de bohème et de pauvreté censée générer l'inspiration. Ses talents de portraitiste lui permirent de s'intégrer dans la société mondaine et aristocratique de Londres et son confort matériel lui laissèrent la liberté de choisir ses modèles en éclairant les visages du reflet de leur âme ce qui leur conférait une étonnante présence. En ce sens il se situait dans la continuité de son père et de son grand-père, qui, médecins aliénistes avaient passé leurs vies à sonder celles de leurs clients.

Les maisons du Bas-Fort-Blanc devinrent au fil des ans l'épicentre de la nouvelle peinture. que ce soit chez les Blanche ou chez les Halévy, les plus grands défilent: en 1885 Degas est à Dieppe comme tous les ans et pose devant la terrasse pour le photographe Barnes: le cliché, mis en scène par l'artiste représente l'apothéose de Degas, puis il se glisse dans l'atelier de Jacques-Emile et lui emprunte ses pastels pour quelques esquisses dont celles de Ludovic et Daniel Halévy. Tandis que Whistler reprend en Français une conférence du « Ten o'clock » qu'il avait donnée à Londres en février.

Parmi eux, Walter Richard Sickert, élève de ce dernier. « *Cet Anglais était aussi profondément dieppois qu'un Français comme Blanche était anglais* », constate Simona Pakenham dans son ouvrage. Il vient de se marier à

Ellen Cobden, de beaucoup son aînée et vient passer sa lune de miel à Dieppe. Il loge à la maison Goude, 21 rue de Sygogne et fréquente le Bas-Fort-Blanc le soir. La rencontre entre Degas et Sickert va être déterminante pour le jeune peintre anglais. « *Nous étions partis un jour en groupe avec la vague intention de dessiner derrière le château, c'est là que Degas me dit une chose suffisamment importante pour n'être jamais oubliée : « j'ai toujours pressé mes collègues de chercher de nouvelles combinaisons sur la voie du dessin, que je considère comme une chose plus fructueuse que la couleur. mais ils ne voulaient pas m'écouter, ils ont pris la voie opposée ». Ce n'était pas une doléance, mais un conseil qu'il nous donnait à demi-mots.* [6] »

A travers l'influence de Degas, Sickert s'éloignait de celui qui fut son maître pendant trois ans, Whistler : l'œuvre élaborée, peinte « comme une porte » prenait le pas sur la touche spontanée. L'univers de Degas dans le Paris festif de cette fin de XIXe siècle devint aussi celui de l'Anglais : milieu interlope londonien, cabarets et music-halls Sickert travaillait à partir d'esquisses qu'il reprenait en atelier. A Dieppe, il tourne souvent le dos à la mer et à son théâtre mondain. Il plante son chevalet dans les rues étroites et humides du quartier Saint-Jacques, avec une prédilection pour les heures entre chien et loup qui vont si bien à ses tonalités minérales. Les atmosphères sombres attiraient le peintre pour d'autres raisons que celles d'ordre esthétique. « *J'enviais Sickert qui louait cinq ou six chambres dont il celait les adresses, des hangars où se cachaient ses maîtresses et ses peintures* », raconte Jacques-Emile Blanche. On a souvent fait, pour cerner les tendances cyclothymiques de Sickert, le rapprochement avec un personnage londonien de Robert Louis Stevenson, le bon docteur Jekyll qui cédant à des pulsions étranges laissait la place à l'inquiétant Mister Hyde. Le critique littéraire George Moore qui fréquentait les salons Blanche-Halevy vit à Dieppe le côté séduisant du jeune homme un peu excentrique tout de même : « *arrivant au coucher du soleil sa boite à peintures en bandoulière, sa bouche débordante de mots et de rires, d'un port exquis aussi peu imbu de lui-même qu'un oiseau sur sa branche. Non, je ne crois pas que personne ait jamais été aussi jeune que Sickert ce jour-là à Dieppe. Quelques mois après, il rasa sa moustache, une frisure d'or — Dieu seul sait pourquoi ! — et il n'a depuis cessé de chercher de nouveaux défigurements, coupant ses cheveux, laissant pousser sa barbe.* »

« Les maisons de Bas Fort Blanc devinrent au fil des ans l'épicentre de la nouvelle peinture »

Jacques-Emile Blanche, **photographie musée des Offices.**

Jacques-Emile Blanche *Vue de Dieppe* 1900-1910, dépôt au Château-musée de Dieppe.

Cet été-là fut particulièrement heureux. Les parents de Sickert louèrent une maison sur la route d'Arques, tandis que

sa sœur Helena résidait à Neufchâtel chez des amis. Ce fut le dernier été du père du peintre qui, peintre lui-même fut touché par la luminosité dieppoise ; il recommença à dessiner et à faire des pastels. Intégré dans le cercle dieppois, il appréciait la compagnie des Halévy et des Lemoinne. Helena, la petite pensionnaire de chez Miss Slee était devenue une jeune fille à la forte personnalité elle retrouvait son frère dans le cocon bohème des Blanche et tous les deux s'y sentaient à l'aise. Ellen Cobden, l'épouse de Walter évitait ces fréquentations juvéniles qui accentuaient la différence d'âge entre elle et son mari. La complicité du début était mise à rude épreuve et leurs amis les plus chers, dont Blanche, se demandaient secrètement combien de temps le couple durerait.

Quelques années plus tard en 1898, ils se séparèrent et Sickert partit vivre au Pollet chez une marchande de poisson. Invisible aux yeux de ses amis du Bas-Fort-Blanc, il partageait son temps entre les journées avec « sa belle rousse » et un petit studio qu'il avait gardé en haut de la Tour aux Crabes. Personnage ambigu, passant des bas-fonds du Pollet et de Neuville, au cercle mondain du Bas Fort Blanc le « *Seigneur de Neuville* » *comme l'appelle Blanche attire à son tour de jeunes peintres britanniques.* « *La colline de Neuville se peuplait, en été, d'admirateurs et de disciples, ceux du London group, les rénovateurs de la peinture anglaise par l'influence de nos peintres « post- impressionnistes : une manière de Pont Aven dont Walter eut été le Gauguin.* [7] »

En 1999, le Château-musée de Dieppe a hébergé une exposition : *Lucien Pissarro et le post-impressionnisme anglais*. Celle-ci mettait en relation le travail de Camille Pissarro et celui de Walter Sickert, qui par des approches différentes ont puisé leurs sources créatrices dans l'impressionnisme français. Elle présentait en outre le travail d'Harold Gilman et de Spencer Gore, tous deux élèves de Sickert.

Le personnage de Sickert étonnait son époque que ce soit en Angleterre ou en France. A Londres, il vivait dans un quartier neuf près de Hampstead, il y avait aussi installé son atelier. Mais il hantait tous les soirs les théâtres, les music-halls et les cafés. Parmi ses modèles on trouvait des figurantes, des danseuses, des coster girls du Gatti's ou du Trocadéro. Une fois de plus, Blanche raconte : « *Je participais parfois à cette vie-là, mais aussi connaissant l'autre, l'officielle de Sickert, je les devinais malaisées à combiner. Il s'enfermait dans des chambres louées ci et là, selon son humeur de peintre et dont il ne donnait pas l'adresse. Personne autant que lui n'aura déménagé.* » Personnage double, trouble, Protée ou Frégoli, ses frasques vestimentaires viennent appuyer cette originalité. Adolescent, il s'était un temps destiné à une carrière de comédien et avait suivi la troupe du grand Irving, pour jouer Shakespeare sous le pseudonyme de Némo, il lui en est resté un penchant pour la mise en scène, l'affectation dramatique dans les milieux mondains, et un goût quelque peu provocateur dans le choix décalé de ses tenues : « *Madame de Fleuriau m'a dit qu'à un lunch à l'ambassade, Sickert*

Walter Sickert, *La belle rousse 1906.*

Walter Sickert

était venu habillé de ce complet: jaquette à carreaux voyants beige et marron (...), chapeau haut de forme de Lock. Ainsi déguisé en Auguste de cirque, il part pour une garden-party à Buckingham Palace, tenant ouverte une ombrelle blanche doublée de vert » s'indigne Blanche dans *La pêche aux souvenirs*.

« *Je suis sûre qu'il existe des explications artistiques pour toutes les œuvres de Sickert. Mais ce que je vois quand je les regarde, c'est la morbidité, la violence et la haine des femmes* ». Ainsi s'exprime Patricia Cornwell dans les premiers chapitres son tout récent ouvrage traduit en français sous le titre *Affaire classée*. Plus de quatre cents pages ou la romancière dresse un étrange parallèle entre la personnalité du peintre et les crises de Jack l'Eventreur. Encore une fois, l'ombre de Mister Hyde apparaît entre les lignes. Capacité à vivre plusieurs vies simultanément comme l'avait remarqué son ami Blanche. Les scènes de cabaret donnent à voir, dit-elle, des chanteuses livrées aux regards concupiscents des hommes. Nécessité d'exprimer sur la toile les intérieurs sordides de la série des Camden Town, femmes nues sur des lits de fer. Evocation des logements miteux situées dans des rues misérables, qu'il habitait par prédilection et non par contrainte, puis, beaucoup plus tard, en 1908 cette huile sur toile « La Chambre de Jack L'Eventreur ». Sickert aurait confié à ses amis qu'aux dires d'un de ses anciens propriétaires, il aurait habité un temps un meublé où avait vécu le criminel.

Lorsque Jacques-Emile Blanche évoquait « Protée » au sujet de son ami, il faisait allusion à l'évident plaisir que celui-ci avait à se transformer: provocateur et impertinent mais toujours brillant dans ses conversations mondaines, il pouvait se glisser furtivement avec la même aisance dans les ruelles obscures de Dieppe... ou de Londres, mais qui savait vraiment où il se trouvait? Le comédien à la carrière détournée jouait de ses différentes identités: Némo, Votre critique d'art, un Outsider, R. Sickert... Helena, sa sœur se souvient de la façon bien particulière dont son frère tout jeune convoquait ses amis à une mise en scène particulière de Macbeth: « *Je devais être enfant quand il nous ligota pour jouer les trois sorcières de son Macbeth, dans une carrière désaffectée près de Newquay* » Souvenir déroutant, repris par Patricia Cornwell, aux antipodes du jugement que pouvaient porter sur le jeune homme quelques années plus tard George Moore et la mère de Jacques Emile Blanche qui, comme bien d'autres femmes qui l'ont approché, fut séduite par sa gentillesse.

Walter Sickert, *Hôtel Royale, Dieppe 1899,* Château-musée de Dieppe.

La romancière analyse aussi des similitudes entre les lettres que l'Eventreur envoyait à la Police et les expressions « sickertiennes »: apostrophes, interjections, insultes qui faisaient partie du franc-parler du peintre. Elle observe jusqu'à la même origine du papier à lettre utilisé par les deux hommes, les enveloppes furent aussi analysées récemment et l'on y aurait trouvé des séquences d'ADN identiques... plus de cent ans après.

Enfin, pour P. Cornwell, les crises de démence de l'Eventreur ne pouvaient qu'avoir une origine pathologique. Le criminel aurait souffert de troubles psychologiques et d'une malformation génitale. Walter Sickert fut incinéré, mais toutes les biographies signalent plusieurs opérations d'une fistule. Ces opérations auraient eu pour résultat une amputation qui l'auraient privé d'une vie sexuelle normale. Simona Pakenham signale que, de la cohabitation de Walter avec sa belle poissonnière polletaise, un enfant serait né. La thèse de Patricia Cornwell insinue le contraire. Qu'en est-il vraiment de cet homme qui aimait publiquement se déclarer circoncis? Hypothèses, suppositions, glissements d'affirmations vers des conditionnels...

Dans les années 1890, la *Gazette des Bains*, aimait rendre compte des fréquentations étrangères dans la station. La comtesse de Greffuhle est bien sûr l'égérie de ce monde de plus en plus cosmopolite, et venant d'horizons

sociaux divers, les aristocrates peuplent la ville depuis longtemps déjà, mais cette fin de siècle voit arriver les demi-mondaines et leurs protecteurs venus de Paris et d'Outre-Manche. D'autres jeunes artistes, attirés par cette concentration mondaine et intellectuelle se joignent au fameux cercle dieppois. Conder, un jeune peintre australien apporta avec lui sa vision esthétique du monde. « *une Arcadie peuplée de capricieuses créatures de rêves, vivant dans un luxurieux désœuvrement* [8] ». Dieppe offrait-il à l'artiste une inspiration à la mesure de ses fantasmes ? Conder fit tout pour s'intégrer dans la upper-class anglaise et rêvait d'être convié à la table de Lee-Jortin. Ce fut Jacques-Emile Blanche qui le mit en relation avec ce milieu tant convoité. Comme les autres il devint un habitué des villas du Bas-Fort-Blanc, et il élut domicile dans le quartier Saint-Jacques. Cela mettait une distance entre son appartement et les chalets de la plage. En effet Conder n'était pas toujours un personnage fréquentable. Ses faiblesses résidaient dans la présence de deux personnages à Dieppe. Le premier était un petit maître d'équitation que l'on disait vicieux avec qui il disparaissait pour revenir quelques jours plus tard, miteux, abruti par l'alcool. L'autre venait de Londres, flanqué de deux ou trois catins, c'était un éditeur de revues pornographiques qui s'octroyait de lamentables virées à Dieppe et savait bien où trouver Conder pour ses dérives alcooliques. Le désir d'alcool et la perspective de tournées nocturnes suffisaient à convaincre le peintre. Il n'était pas rare de voir le groupe ivre et bruyant déambuler dans les salles paisibles du casino. Sickert détestait Conder et l'autre le lui rendait bien. Rothenstein écrivait que Sickert « *se tenait à distance de Conder et critiquait sa conduite en termes cinglants dans des lettres à des amis communs, pendant que Conder, lui, dénigrait Sickert, ce monsieur qui se fixe d'abord une ligne droite et qui ajoute ensuite de petites fanfreluches.* »

Cependant on annonçait l'arrivée d'Oscar Wilde, venant de passer deux ans dans les geôles de Reading, et ni Conder, ni Sickert n'apprécièrent la nouvelle. La réputation de Wilde n'était plus à faire et la colonie anglaise redoutait d'avoir à accueillir un homosexuel affiché dans ses rangs. Au contraire, par provocation anti-puritaine, des intellectuels français vinrent à Dieppe pour l'accueillir. Néanmoins l'été 1897 fut scabreux. La diplomatie d'un Jacques Emile Blanche ne parvint pas toujours à atténuer les affronts publics dont Oscar Wilde fut la cible, et ce fut sans doute un moment douloureux pour lui : l'harmonie des années passées autour du cercle de Dieppe allait-elle vaciller ?

Laurent Gsell, *Les pelouses de la plage de Dieppe, vers 1900*. Château-musée de Dieppe.

Notes

(1) Pakenham, Simona, « *Quand Dieppe était Anglais* » - *Les informations dieppoises, 1971.*

(2) Pakenham Simona, op. cit.

(3) Pakenham Simona, op. cit.

(4) Klein, Jacques-Sylvain, « *La Normandie, berceau de l'Impressionnisme* » - *Ouest France*, 1999.

(5) Klein, op. cit.

(6) Klein, op. cit.

(7) Klein, op. cit.

(8) Pakenham, op. cit.

Autres ouvrages consultés :

Catalogues des expositions :

Jacques-Emile Blanche, peintre (1861-1942). Musée des Beaux Arts, Rouen, 1998

Lucien Pissarro et le Post-Impressionnisme anglais. Château- musée de Dieppe, 1999.

Cornwell, Patricia, « *Affaire classée, portrait d'un tueur* » diffusion Seuil- mars 2003.

QUIQUENGROGNE
Médiathèque Jean Renoir Fonds ancien & local, quai Bérigny 76374 Dieppe cedex
tél 02 35 06 63 35 fax 02 35 82 45 56
Email : bm.renoirfancien@mairie-dieppe.fr
Directeur de la publication :
Edouard Leveau, maire de Dieppe, député de Seine-Maritime.
Comité de rédaction :
Salima Desavoye-Aubry, Annie Ouvry, Patrick Michel, Olivier Poullet, Ginette Poullet, François Lefebvre, Christelle Morin, Elisabeth Guého. ISSN 1278-6330.
Conception et impression :
Service Communication, Ville de Dieppe.

ENGLISH HOUSE

C. G. LITTEN

Aug. GODARD, Successeur

60, Quai Duquesne, 60

DIEPPE

ÉPICERIE ANGLAISE

Potted, Sauces, Flours, Conserves, Jams, etc.

of **" Crosse & Blackwell "**

et tous autres produits des meilleures Maisons Anglaises.

Dépôt des PALE ALE de BASS et STOUT de GUINNESS'S

SCHWEPPE'S SODA-WATER GINGER BEER

Agent pour la Vente en Gros des JAMBONS & LARDS FUMÉS de la 1re Marque Anglaise.

Thés Anglais de provenance directe.-Spécialité de Cafés

ENTREPOT

de Vins et Spiritueux Français et Etrangers, Whisky, Gin, etc.

Seul représentant direct pour la Seine-Inférieure

de la Marque de Whisky : **James BUCHANAN & Co**

HUILES D'OLIVES de Provence en estagnons d'origine de 2 et 5 kilos

BISCUITS POUR CHIENS

Gateaux carrés de Fibrine de Viande " SPRATT'S PATENT "

La Meilleure Nourriture pour les Chiens

26 fr. les 50 kil.--**14** fr. les 25 kil.--**0** fr. **65** le kilo

26 fr. les 50 kil.--**14** fr. les 25 kil.--**0** fr. **65** le kilo